L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 8 JUIN 1890.

LA LANGUE FRANÇAISE

— AUX —

ÉTATS-UNIS.

Messieurs les Editeurs de l'*Abeille*.

La langue française, de même que le pays qu'elle représente, joue aux Etats-Unis un rôle qui n'est pas suffisamment connu. Peu familière aux masses, elle est plus cultivée qu'on ne pense par le monde des affaires et les couches supérieures des populations anglo-saxonnes.

Dans le commerce américain, les transactions avec la France se chiffrent, chaque année, par centaines de millions et donnent lieu à des correspondances de tous les instants où, naturellement, notre idiome a sa large part.

Dans l'industrie, particulièrement dans celle du gênt et du luxe, ce sont, surtout, les idées françaises qui dominent, et pour ne les approprier, les fabricants américains trouvent, dans la possession de notre langue, des avantages précieux.

Dans les sphères scientifiques, les travaux de nos savants sont toujours lus avec le plus vif intérêt, souvent avec admiration, et rarement sans profit pour leurs confrères du Nouveau-Monde, bien que parmi ceux-ci, non plus, les illustrations ne fassent point défaut.

Nos découvertes dans l'art de guérir ont le don de passionner, de ce côté de l'océan, le corps médical, et il est peu de jeunes docteurs qui ne veuillent enrichir, des œuvres de nos grands praticiens, leur bibliothèque professionnelle.

On sait que, parmi les jeunes Américains qui se destinent aux beaux-arts, la plupart vont se former à l'Ecole française, aujourd'hui la première du monde. On en compte à Paris quinze cents, de l'aveu même du ministre actuel des Etats-Unis en France. Pour ces étudiants, cela va sans dire, l'utilité de notre langue n'est plus à démontrer. On n'ignore pas, d'ailleurs, que les tableaux des plus célèbres de nos peintres tiennent, dans les galeries particulières et les musées de ce pays, une place éminente.

Heureux de pouvoir suivre, sans traducteurs, le mouvement intellectuel, scientifique et politique de la France, les journalistes d'Amérique classent notre idiome parmi les éléments les plus utiles de leur profession. Ceux qui en sont privés le regrettent, et ne s'en cachent pas. Il est peu de grands journaux anglo-saxons, d'ailleurs, où l'on ne découvre quelque rédacteur en état de lire le français.

Pour tout Américain qui écrit, et qui aspire à la renommée, la connaissance de nos bons auteurs est un avantage dont il ne méconnaît pas l'importance, et qu'il met à profit. Elle est, comme on sait, une mine d'or pour les écrivains dramatiques, que l'on voit, aux Etats-Unis, traduire et exploiter le théâtre français, avec un sans gêne et des résultats financiers remarquables.... N'a-t-on pas vu récemment un orateur, membre du Congrès, débiter comme bien—au grand Rabbinnat de son auditoire—un discours de Massillon, qu'il croyait inconnu de ses compatriotes! Dans le roman, les traductions américaines de nos auteurs les plus populaires, d'Alphonse Daudet, entre autres, figurent parmi les succès du jour.

Partout admirée pour ses charmes de langage, pour la haute portée sociale et la large envergure de ses sujets, la littérature française, dans ce pays comme ailleurs, est en train de conquérir les gens d'étude, de même que les esprits délicats qui aiment de nobles inspirations magnifiquement exprimées.

Mais, c'est surtout parmi les femmes du meilleur monde qu'elle est populaire. Une preuve entre mille. En 1884, l'*Evening Telegram*, de New York, voulant se rendre compte de la situation de notre langue dans la "Ville impériale," mit au concours la traduction d'une pièce de vers français. Quinze jours après, le journal avait reçu une avalanche de manuscrits, dûs signés de noms de dames américaines. Il en couronna trois, en publia sept dans ses colonnes, et déclara que bon nombre auraient mérité cet honneur.

A la Nouvelle-Orléans, les faits relatifs à notre langue donnent lieu à une observation curieuse. Là aussi, c'est parmi les Anglo-saxons qu'elle gagne du terrain, et parmi les fils ou descendants des Français, qu'elle en perd. Si l'on prétendait que cela est incroyable, on aurait raison, sans doute, mais la chose n'en serait pas moins vraie.

Dans la métropole louisianaise, les Américaines de la bonne société organisent des cercles, se réunissent, en hiver, dans leurs salons, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre, dans le but d'assister à des cours de français. Au dire de leurs professeurs, ces dames font, pour vaincre les difficultés de notre idiome, les plus louables efforts, et des progrès encourageants sont le prix de leur persévérance. Par contre, des nombreuses familles où le français est la langue maternelle, les enfants ne veulent plus parler qu'anglais.....et les pères n'y voient aucun inconvénient, ou tout au moins n'interposent pas leur autorité.

De tout ce qui précède, cependant, la conclusion est facile. Que l'on soit riche ou pauvre, artiste ou industriel, homme d'affaires ou homme de science, notre langue peut rendre des services, et dans certains cas, devenir nécessaire.

Demandez plutôt à ces légions d'Américains qui, visitant l'Europe, invariablement comprennent dans leur itinéraire Paris, la ville aux irrésistibles séductions pour les aimants du Nouveau-Monde. Demandez au premier venu de ces touristes ce qu'il pense de l'utilité de notre langue, non seulement pendant son séjour en France, mais dans ses rapports avec les classes instruites du monde entier.

A New York, où l'on se rend compte des besoins nouveaux des populations, les autorités ont introduit le français dans quelques-unes de leurs écoles gratuites. C'est un début qui promet. Dans leur sollicitude pour le bien-être du peuple, elles ne tarderont pas à généraliser cet enseignement, en présence des nécessités de la vie commerciale.

La Nouvelle-Orléans fourmille de professeurs des deux sexes, en état d'enseigner, à la fois, le français et l'anglais. Avec ces éléments à notre disposition, serait-il donc véritablement impossible de rétablir, dans les Ecoles publiques des districts français, j'entends dans les classes primaires, l'étude de notre langue? La question de dépenses, le seul obstacle légal qu'on nous oppose, serait résolue, si l'on faisait choix de ces professeurs; et l'on ne demande quelle objection on pourrait bien élever contre ce système.

Pourquoi les amis de la langue française, faisant partie des pouvoirs publics, ne remettraient-ils pas sur le tapis—en temps et lieu—ce sujet qui n'a rien perdu de son actualité, bien qu'il ait déjà fait couler des flots d'encre?

Agréez, Messieurs les Editeurs, l'assurance de mon dévouement.

FRANÇOIS TUJAGUE.

MÈRE ET FILS.

Je me trouvais un jour, il y aura de cela bientôt sept ans, dans le cabinet de mon colonel, demandant à cet excellent homme une permission de quelques jours pour aller voir ma mère.

—Je sais, me dit-il, combien vous aimez votre mère; c'est ainsi que j'aimais la mienne..... Alles passer auprès d'elle tout le temps que vous pourrez; si vous saviez ce que c'est quand elles ne sont plus là, peur nous autres célibataires surtout.

Et, tout en prenant la plume et en s'asseyant à son bureau pour me donner la signature demandée, il ajouta presque à voix basse:

—Et surtout quand on les perd comme j'ai perdu la mienne!

Il se fit alors un silence pendant lequel on n'entendit que sa plume criant sur le papier.

Quand il releva la tête et me tendit ma permission en me disant:

—Tenez, mon ami.

Je remarquai sa pâleur et lui dis:

—Je vous demande pardon, mon colonel, d'avoir ainsi réveillé de douloureux souvenirs.

—Bien douloureux, en effet, mon cher, car chaque fois que ce cruel moment de ma vie se représente à ma mémoire, et c'est bien souvent, quoi qu'il y ait dix-sept années de cela, il me cause un chagrin presque aussi cuisant que le premier jour.... Mais cela m'étonne que vous ne connaissiez pas cet-e vieille histoire, poursuivit-il, je l'ai contée jadis à votre commandant.... et du reste, le voici; pauvre mère, cela me paraît encore bon de parler d'elle.

"Il faut dire que je l'aimais jusqu'à l'adoration, et j'avais bien des raisons pour cela. D'abord, j'étais le plus jeune de ma famille; mes sœurs, de beaucoup mes aînées, s'étaient mariées quand j'étais encore tout petit garçon, et, une fois mon père mort, j'étais resté seul avec ma mère.—Elle m'avait donc élevé, et semblait avoir reporté sur moi toute son affection.—Pourquoi, direz-vous, me suis-je fait militaire dans ces conditions?—Cette question, je me la suis posée bien souvent à moi-même, et je n'y ai pas toujours répondu victorieusement, je l'avoue. Mais, quand on est jeune, pense-t-on la mort possible? Prévoit-on ce que peut durer l'absence? Et puis, je suis d'une famille lorraine où la carrière militaire a toujours été grandement en honneur; l'une de mes sœurs est mariée à un colonel et mon père, de son vivant, ne rêvait pas d'autre avenir pour moi que l'épaulette. J'entrai donc à Saint-Cyr, et les hasards de ma carrière me conduisirent en Afrique d'abord, et, quelques années plus tard, au Mexique.

"Quand je dus m'embarquer pour ce dernier et néfaste pays, il y avait deux ans déjà que des expéditions successives interdisaient aux officiers d'Algérie de prendre des congés; il y avait donc deux ans que je n'avais embrassé ma mère. Ses lettres fréquentes me faisaient prendre patience; de mon côté, je lui persuadais, et c'était une manière de me le persuader à moi-même, que la campagne du Mexique ne devait pas être longue, qu'une fois la Puebla prise, pour l'honneur de nos armes, et la route de Mexico ouverte, tout serait pacifié, et que nous ne reterions qu'un an au Mexique.... j'y restai cinq ans!

"Dans le courant de la cinquième année, au combat du Cerro de Mejoma, il y eut un sergent de ma compagnie, enfant de Metz comme moi, qui fut blessé et que l'intendance envoya, au bout de quelques semaines de traitement, se rétablir en France. Il retournait à Metz! A la pensée qu'il verrait ma mère, je ne pus m'empêcher de pleurer comme un enfant, quand je l'embrassai en l'aidant à se hisser sur la voiture d'ambulance qui allait l'emmener loin de Durango. Quatre mois après, ce fut à nous de partir; l'ordre était arrivé d'évacuer le Mexique et de rentrer en Algérie. Enfin!!!

"Depuis quelque temps déjà, je ne recevais plus de nouvelles de France, mais je n'étais nullement inquiet pour cela; on nous avait prévenus que les lettres avaient été toutes dirigées sur les dépôts en Afrique, où nous les trouverions à l'arrivée.

"La nuit qui précéda notre embarquement à la Vera-Cruz nous avions passé la soirée à faire une dernière partie de *monte*. J'avais perdu puis gagné péniblement quelques piastres, et je rentrai très tard à la case où j'étais logé. Je me couchai mais ne pus dormir. Alors, sortant de ma moustiquaire, je montai, dans l'espoir de respirer un peu de fraîcheur, sur la terrasse qui surmontait la maison; mais le ciel, ordinairement si pur des nuits du tropique, était voilé; un vent brûlant soufflait de terre; je descendis me reconcher. Je commençais à sommeiller, cette fois, quand j'entendis la voix de ma mère m'appeler par mon nom, mais si distinctement que jamais rien de pareil ne s'était produit dans mes rêves. Pour moi, elle était là, près de moi, dans la chambre, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute.

"C'est sous cette impression que je me réveillai complètement. J'allumai la bougie et restai longtemps assis sur mon lit, les yeux grands ouverts, ne sachant que penser. Mais enfin cela ne se renouvelant pas, j'attribuai cette hallucination à la fatigue et à la surexcitation du jeu, et je finis par me rendormir.

"Le lendemain, 17 mars 1865, nous nous embarquions sur le transport le *Rhône*.

"La traversée fut heureuse, et cependant qu'elle me parut longue! Le jour, je tuais le temps à jouer avec quelques camarades et les officiers du bord; la nuit, amoindri que je me trouvais seul, je prenais plaisir à me représenter par avance la joie du retour à la chère maison maternelle. Je bâtissais mille projets. Tantôt je voulais prévenir ma famille de l'heure exacte de mon arrivée, afin de me retrouver d'emblée au milieu de tous les miens venus pour m'attendre, tantôt je préférais n'avertir personne, afin de jouir de la surprise de tous; mais le projet que je caressais le plus volontiers et auquel je finis par m'arrêter, était celui-ci:

"Je ne fixerais que vaguement, à un ou deux jours près, l'époque de mon arrivée, et je m'arrangerais pour attendre ma mère à la maison à la chute du jour, quand elle rentrerait de prier, comme elle le faisait chaque soir, à la chapelle de Notre-Dame, près de chez nous. C'est que j'étais bien sûr que ce qu'elle demandait à Dieu dans ses prières, la pauvre chère femme, c'était la grâce de me revoir bientôt sain et sauf. Je voulais donc être d'abord tout à elle et rien qu'à elle. Je désirais aussi que ce fût elle qui distribuât à mes sœurs et à leurs enfants les curiosités, les bibelots exotiques dont mes malles étaient pleines.... Enfin l'interminable traversée s'achève; le 1er mai, nous franchissons le détroit de Gibraltar et le lendemain, dans la matinée, nous sommes au mouillage, en rade de Mers-el-Kébir.

"Là, on nous impose encore, avant de nous faire prendre terre, une quarantaine de 15 à 20 heures, je ne me rappelle pas au juste, car, mon pauvre ami, à partir de ce moment, tout se brouille dans ma cervelle!!"

Ici, le colonel laissa tomber sa tête dans ses mains, et continua d'une voix changée:

—Je ne pouvais seulement de la joie que me fit l'apparition d'un petit bateau chargé de souaves accourus d'Oran pour nous revoir plus vite, et qui demandaient à monter à bord. On ne leur permit pas, mais, du beslingue où j'étais appuyé, j'avais reconnu parmi eux mon compatriote, le brave sergent mosain que j'avais chargé de porter mes vœux à ma famille, à son arrivée au pays.

"Je m'empressai de le hêler; il m'aperçut bien vite, et se mit à crier à pleine poumons, afin de dominer le grondement de la machine et le clapotis des vagues contre la vapeur:

—Bonjour, mon capitaine, vous êtes en bonne santé?

—Salut, mon brave X....., répondis-je, approchez-vous donc un peu.

Le bateau rama de mon côté:

—Eh bien! vous les avez vus, à Metz?

—Ah! mon capitaine, vous savez que ce n'est pas avoir de chance, arriver juste le jour de l'enterrement.

Je ne comprenais pas, et cependant il me prit un atroce serrement de cœur.

—De l'enterrement? dites-vous. De quelqu'un de votre famille?

—Mais non, mon capitaine, de votre maman.

Je voulus dire quelque chose, mais rien ne sortit de ma gorge envahie par les sanglots; je ne vis plus rien qu'un brouillard devant mes yeux dont les larmes jaillirent, et je me sauvai en trébuchant dans ma cabine....

Après un long silence le colonel reprit:

—J'ai su depuis que ma mère, *une demi-heure avant de mourir*, avait en ce qu'on appelle la seconde vue des nouvelles; car elle avait retrouvé tout à coup la parole pour dire à ses enfants, dont aucun, pas plus qu'elle-même, ne pouvait être instruit de mon retour:

—Je vois C....., il revient, vous savez, il revient.

"Je me rappelle alors mon hallucination du 16 mars à la Vera-Cruz, et, rapprochant les dates, j'éprouvai une vive émotion, car ma mère était morte le 16 mars.

"Ce souvenir me hante encore presque chaque jour.

"Il ne faut vair, sans doute, dans tout cela, je me le redis sans cesse, qu'un cauchemar assez naturel après une soirée de jeu, et une simple coïncidence.... Après cela.... Qui sait?...."

EDOUARD SERGENT.

LE TROU

— DE LA —

CROIX-JUGLAR.

I

Pendant toute la journée, il ne l'avait point perdue du regard. Il l'aimait,—mais non d'un amour ordinaire, d'un de ces amours qui patientent, qui attendent l'heure propice où la tendresse de l'amant éveille enfin celle de la femme convoitée: il l'aimait d'un amour sauvage, qui voulait s'imposer, qui n'acceptait pas les obstacles. Elle, toute jolie, toute mignonne, s'effrayait de cette passion, et quand leurs yeux se rencontraient, elle tremblait, prise de peur.

Ce jour-là, elle était venue à la noce d'une de ses amies, la fille de Pierre Morin, le riche fermier. Elle y avait rencontré Paulin Raillot, et bien qu'elle dût s'attendre à cette rencontre, puisque Paulin était un ami de la famille de la mariée, elle n'avait pu, en le voyant, réprimer un mouvement de surprise craintive. Puis, la journée avait passé, et elle avait oublié. Comment en aurait-il été autrement d'ailleurs? Depuis le matin, les réjouissances n'avaient point cessé; on avait copieusement déjeuné, et ensuite c'avaient été des rondes sans fin, des promenades au bord de la rivière, les mille jeux auxquels on se plaît entre garçons et filles.

Maintenant, à la nuit venue, le dîner des épousailles se continuait, et l'on entendait, du dehors, les joyeuses chansons qu'au dessert chaque convive entonnait à son tour.

La fille de Jean Tellier—que son père n'avait pu accompagner, car ce jour là il était allé au marché de la ville,—était l'une des reines de la fête. Et, certes, elle le méritait bien. Dans sa fraîche toilette, Louise Tellier était jolie à ravir, et à cette heure où, dans la joie générale, perdant un peu la tête, se grisant de tout ce bruit et de toute cette gaieté, elle avait oublié Paulin Raillot, elle laissait s'envoler son beau rire en notes joyeuses.

A côté d'elle, se trouvait le neveu de Pierre Morin, un jeune homme de vingt-cinq ans, Claude Ferrand, beau gars aux rondes allures, prévenant, aux petites soins pour sa voisine....

Plus d'un pensait que c'était là un joli couple, et même, à un moment, le vieux Morin, levant son verre, but à leur santé.

Et, alors, ce fut une longue suite de cris. On acclamait les deux jeunes gens. Personne ne pensait plus aux nouveaux mariés,—qui, du reste, dans un coin, avaient oublié tout le monde. Et on criait: "Vive Louisette! Vive Claude! A la santé des amoureux!"

Louise était un peu troublée. Claude avait les yeux brillants,—et, sous la table, les mains des deux jeunes gens étaient réunies dans une étreinte passionnée.

Si l'un ni l'autre ne voyaient là-bas, à l'autre bout, Paulin Raillot, qui, pâle, serrant son verre à le briser entre ses doigts crispés, fixait sur eux des regards chargés d'envie et de haine.

II

L'heure de se séparer était enfin venue. Déjà, sur la route, on entendait des claquements de fouets, des roulements de voitures: quelques-uns des convives s'en allaient. Et, sous les clartés de la lune, on voyait les couples se perdre dans les méandres du jardin, avec des rires étouffés.

Louise était sortie à son tour. Claude Ferrand la suivait. Il l'aida même à se couvrir les épaules de sa mante.

Claude lui avait saisi les mains et, se penchant sur elle, lui avait mis un baiser sur la joue.

—Oh! s'écria Louise, si l'on nous voyait!

Mais Claude ne la laissait point.

—C'est jour de noce, dit il, et tout est permis!

Puis,—comment la chose se fit-elle? fut-ce par hasard?—les lèvres des deux jeunes gens se rencontrèrent et restèrent unies pendant un instant.

Quand Louise, reprenant enfin possession d'elle-même, s'éloigna de Claude, elle aperçut, à quelques pas de là, Paulin Raillot qui, impassible, les regardait.

Elle continua sa route.

Paulin l'arrêta.

—Vous l'aimez donc bien? demanda-t-il.

—N'en suis je point libre? répondit Louise, un peu enhardie.

—Et moi, je ne compte point pour vous, n'est-ce pas? Il vous faut un de ces beaux parleurs qui savent enjôler, galants à la danse, toujours la bouche en cœur. Ah! voyez-vous, Louise, cela n'est pas bien de faire le malheur d'un homme!

—Vous ai-je donc jamais encouragé à avoir de l'amitié pour moi?

—Non, certes; mais vous savez bien que je vous aime!.... et vous savez bien aussi qu'on est capable de tout, quand on aime avec passion....

Paulin Raillot s'arrêta un instant.

—Et qu'on n'est pas aimé! ajouta-t-il.

A ce moment, on entendit la voix du père Morin:

—Hé! Louisette, ta voiture est attelée.....Il est temps de partir..Tu pensse bien que je ne veux pas mériter les reproches de ton père!

En effet, dans la cour, une voiture était toute prête.

—Eh! ma foi! s'écria Claude, qui survenait, vous ne me refuserez point j'espère, mademoiselle Louise, de prendre place à vos côtés jusqu'au chemin des Quatre-Pommiers?

Louise, toute frissonnante, ne savait que répondre.

—Parbleu! dit le vieux Morin, pourquoi pas?....

Et, se retournant:

—François, il est temps!....Sur ton siège, mon ami!.....Il te faut une bonne heure avant d'arriver à la ferme.

François était le valet de Jean Tellier. Le matin, il avait conduit sa maîtresse. Il avait dans la journée, avec les autres domestiques, pris sa part dans la fête. Et, à cette heure, le pas lourd, titubant un peu, il arrivait, son fouet en main...

—Surtout, sepris le vieux Morin, ouvre l'œil.. Voici que des nuages se forment et que la nuit se faisait sombre..... Attention au Trou de la Croix-Juglar..... Passé ce maudit endroit, tu pourras lâcher la bride et te fier à ton cheval.

Déjà, Louise et Claude, après avoir fait leurs adieux, étaient montés dans la voiture,—une sorte de petit omnibus de campagne.

III

Ils n'avaient point vu la scène qui avait eu lieu à quelques pas d'eux. Un homme s'était approché de François et avait échangé quelques paroles à voix basse. Ou entendait l'homme dire: "Laisse donc! tu es ivre!..... Repose-toi..... Je me charge de la conduire!" ....François semblait hésiter.... "Dans deux heures, reprenait l'homme, je serai de retour et nous continuerons la bombance,"..... Et il avait pris le fouet des mains de François, qui restait immobile, puis, d'un pas rapide, avait couru vers la voiture, était monté sur le siège et avait lancé le cheval au galop.

Morin ne s'était pas trompé: la nuit se faisait noire, très noire.....

La voiture roulait sur la route poudreuse.

Presque debout sur son siège, le conducteur distribuait de vigoureux coups de fouet au cheval, dont l'allure s'accélérait de temps en temps. On montait une côte. A un moment, le conducteur tourna la tête: dans la voiture, Claude avait passé son bras autour de la taille de Louise, et celle-ci reposait sa tête sur l'épaule du jeune homme; tous deux semblaient n'avoir aucun souci de ce qui se passait autour d'eux; ils étaient tout au bonheur de se sentir l'un à l'autre.

Sur son siège, le conducteur jurait, sacrait, fouettait le cheval. La bête descendait maintenant la route avec une rapidité inquiétante. On était arrivé au fond de vallon, au tournant de la route, et c'est là que se trouvait le passage dangereux qu'on appelait "le Trou de la Croix-Juglar".....

Tout à coup, un choc réveilla Claude et Louise,—un choc terrible,—mais avant qu'ils eussent eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait, ils se sentirent tomber. Ils voulurent se cramponner aux côtés de la voiture, mais celle-ci s'était retournée sens dessus dessous, et ils furent projetés violemment dans le vide. Le Trou de la Croix-Juglar était un ravin d'une grande profondeur, au fond duquel coulait un torrent. On entendit deux cris horribles, deux cris à arracher l'âme,—et ce fut tout.....

Sur la route, il n'y avait plus que le conducteur. Au moment où, donnant un furieux coup de fouet au cheval et, tirant sur les guides avec force, il avait dirigé l'animal vers le Trou de la Croix-Juglar, il s'était, d'un bond, préparé à bondir du siège. Entraînée par la vitesse, la voiture avait roulé dans le ravin, en traînant sur son passage des amas de terre et déracinant des arbustes. Le conducteur compta pendant quelques minutes, dominant le bruit du torrent, les cris de Louise et de Claude, les hennissements plaintifs du cheval; puis, le silence se fit lugubre, sinistre.....

Alors, comme un coup de vent balayait les nuages, un rayon de lune vint éclairer la route. On aperçut sondain les traits du conducteur, qui restait là, impassible, la face pâle: c'était Paulin Raillot. Penché sur l'abîme, il regardait avec un sourire épouvantable sur les lèvres: il n'avait plus une plainte! rien!..... ils étaient morts!..... morts tous deux!.....

.....Une heure plus tard, la ferme du père Morin était tout en émoi. Paulin Raillot était venu raconter l'horrible drame. Il expliquait que François étant ivre, il avait conduit la voiture à sa place, qu'il était descendu un instant du siège, que Claude Ferrand avait alors voulu prendre les rênes et qu'ayant fouetté trop vigoureusement le cheval, celui-ci s'était jeté de côté et avait disparu dans le trou de la Croix Juglar.....

Et, en racontant cela, Paulin Raillot semulait un chagrin immense, s'arrêtant parfois comme si des sanglots lui coupaient la parole.

Dans la nuit, avec des lanternes, des flambeaux, on se mit à la recherche de Louise et de Claude. Des garçons de ferme, bravement, descendirent dans le Trou de la Croix-Juglar, s'accrochant aux branches d'arbres, se laissant glisser le long du talus. Au bas, sur les cailloux du torrent, ils trouvèrent les deux cadavres sanglants et les remontèrent.....

Paulin Raillot fut questionné par les autorités judiciaires à la suite de cet accident. On interrogea aussi François. Mais celui-ci ne se souvenait plus de rien et ne sut pas dire comment Raillot avait pris sa place sur le siège.

L'enquête fut vite close. D'ailleurs, n'y avait il pas au plusieurs accidents en cet endroit terrible? La Justice n'eut qu'à constater que le Trou de la Croix Juglar avait englouti deux victimes de plus.....

"Le pauvres enfants! dit le Père Morin, ils s'embrassaient de si bon cœur!..... et quels jolis époux ils auraient pu faire!

Paulin Raillot eut un sourire méchant:

—Eh bien! s'écria-t-il, les voilà unis pour toujours!

PAUL MAUROY.

Les domestiques:

—Voyons, Baptiste, remues-vous donc, vous restez là à rêver, et le ménage ne se fait pas.

Baptiste, qui a des lettres:

—J'en demande pardon à monsieur, mais on peut fort bien mener les deux choses de front. Je pense, donc j'essuie.

La conversation roule sur la différence d'âge qui convient entre époux, pour faire un ménage assorti.

—Moi, dit Calino, je me souviens que ma femme avait neuf ans de moins que moi.

—Eh bien, et aujourd'hui?

—Ah! je ne sais pas, réplique Calino, interloqué. Vous comprenez, depuis lors, elle a vieilli.

BAROUCHES, BUGGIES, DILIGENCES, TALLY-HO", ETC., DE LOUAGE, A COVINGTON, LOUISIANE. — Le *Farmer* nous annonce que MM. Roubion & Giesen — deux des jeunes gens les plus actifs et les plus entreprenants de la paroisse St-Tammany—ont fait construire, à Covington, de grandes écuries, où ils tiennent, constamment, à la disposition des promeneurs et des excursionistes; des personnes qui ont l'habitude de passer l'époque des chaleurs dans la florissante petite ville, et de celles, fort nombreuses, qui ont l'intention d'y demeurer, cet été—des barouches et des buggies achetés dans l'un des établissements les plus connus de la Nouvelle-Orléans; des diligences, des "Tally-Ho"; en un mot, tous les véhicules nécessaires à la campagne.

MM. Roubion & Giesen se chargent de transporter, à Abita, Mulberry Grove, Mandeville, Lewisburg, Madisonville, ainsi que dans toutes les parties de la paroisse, et à Franklinton, paroisse Washington, les commerçants et les "drummers" que les intérêts de leurs maisons y appelleront.

Il y a, dans les écuries, des places réservées aux chevaux que les propriétaires, qui habitent ou habiteront Covington, désirent éviter le tracas—souvent la cuûteuse difficulté—de garder chez eux. D'autres "stalls" sont destinés à recevoir les chevaux des voyageurs qui ne s'arrêtent que peu d'heures ou peu de jours à Covington.

Le succès que MM. Roubion & Giesen ont obtenu, est un sûr garant de celui, encore plus décisif, qui attend leur nouvelle entreprise. Les deux jeunes gens n'ont rien négligé pour se faire une belle clientèle; ils ne reculeront devant aucun effort pour la conserver et l'augmenter. Notre confrère de Covington leur adresse un très vif encouragement, parce qu'ils le méritent sous tous les rapports.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 7 juin 1890.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine.....	$1,174,121 00	$150,564 00
Même temps la semaine dern ère.	1,676,459 00	221,465 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20-francs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70@4 80; 25-pesetas mexicains, $19 40@19 60; or mutilé américain, 90@95c.; or léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 70@80; soles péruviennes, 75@76; pesos chiliens, 75@76; argent inmutilé américain, 85c. par oz; 5-francs, 55@95c.; argent anglais, par £, $4 60@4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichmarcs, billets, 23@24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en bonne demande et stable.

Papier escompté.....	8
Prêts sur garanties collatérales.....	4@6
Time do do	6@7
Papier hypothécaire.....	8@10

New York—Taux de l'argent à 4 pour cent.

Londres — Taux de la Banque d'Angleterre 3; escompte 3/16 à 3/8; argent en lingots 47¼; U. S. 4s 125.

Paris—Rentes 91.91½.

CHANGE.

STERLINGS—Commercial 94 18@16 à 4 STERLING 60 sont inactif.

Commercial (60 jours) ..... 483½@484

Traites de banques (60 jours)..... 486

France (à courts et 60 jours)...5.20⅝

Traites de banques (60 jours)....5.17½

La CHANGE A VUE SUR NEW YORK est inactif.

Traites à commerce 25c. de prime.

Traites de Banques $1 de prime.

Les banques tirent des chèques $1 de prime pour le bénéfice de la collection.

CENTRES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Après de 11 a. m.

50 actions de Crescent City RR Co..... 95¾

$1 premium par $1000.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. stock Exchange.

Banques.	Valeur se par	Offre Demande de
American N'l.....	100	112½ 114
Bank of Commerce.....	100	12½ 12⅞
Canal & Banking Co.....	100	.....
Citizens.....	100	36⅝ .....
Germania National.....	100	..... 208½
Germania Savings.....	100	200 215
Hibernia National.....	100	205 .....
Louisiana National.....	100	200 210
Metropolitan.....	100	155 168
Mutual National.....	100	144 .....
N O National.....	100	680 775
People's.....	100	99 .....
State National.....	100	150 .....
Traders'.....	8	8
Union National.....	100	.....
Whitney National.....	100	810 .....
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	100	48½ 55
Firemen's Ins.....	50	.....
German Ins Co.....	100	110 .....
Hibernia Ins.....	100	40 55
Home Ins.....	100	100 .....
Lafayette.....	50	.....
Merchants Mutual.....	100	.....
Mechanics' and Traders.....	100	.....
N Orleans Ins Ass.....	50	28 29
N Orleans Ins Co.....	50	.....
Sun Mutual Insurance.....	100	.....
Union Ins Co.....	100	100 102
Teutonia.....	100	.....
Chemins de fer urbains.		
Carrollton.....	100	116⅞ 117
Crescent City.....	100	95⅝ 95⅞
Canal and Climbers.....	100	.....
New Orleans City.....	100	.....
Orleans Street.....	50	63 .....
St-Charles Street.....	50	92 93½
Actions diverses.		
Stanville Oil Works Co.....	100	.....
O C Slaughterhouse.....	50	57 59
Imp Beaded Waterproof.....	100	.....
Jeffer City Gas Light Co.....	100	.....
Consumers' Ice Co.....	100	150 .....
Louisiana Ice Man Co.....	25	3½ 4½
La Belle Creole Cotton Co.....	100	.....
Le Oil Co.....	100	.....
Metairie Cemetery Ass.....	100	.....
N O Gas Light Co.....	100	102½ 104
N C Waterworks Co.....	100	87½ 90
Planters Crescent Oil Co.....	100	.....
Sugar Shed Co.....	50	12 .....
Southwestern Brush Electric Light Co.....	100	.....
Mississippi Electric Lt Co.....	100	70 79
Jockey Club.....	100	.....
Crescent City Brewing Co.	100	.....
Bons d'état.		
Louisiana 4s.....		94 94⅝
Louisiana 5s.....		.....
Bons de ville.		
Premiums.....		152⅞ 153½
Premium drawn number.....		.....
Privilege on Premiums.....		.....
Consolidated 6's.....		105 .....
do do Crescent.....		106 .....
Consolidated Extended.....		.....
Drainage.....		110 .....
Extended 6's.....		.....
" Railroad.....		.....
" Waterworks.....		.....
" Paid.....		.....
City 6 0/0 Consolidated.....		102⅝ 103⅝
City 6 0/0 Old Ser Consol Coup		102⅝ 103⅝
City 5 0/0 Consolidated.....		101 102
City 7's old.....		109½ 111½
" new.....		.....
" gold.....		.....
Bons divers.		
U S 4 0/0.....		121⅞ .....
Canal & Clath. St RR mort.....		.....
O. St. C. RR 1st mortgage.....		.....
Jackson RR 2d mort. coup.....		.....
Jackson RR 2d mort. deb.....		.....
Choctaw Exchange Stock.....		235 270
Board of Trade Stock.....		.....
Stock Exchange Stock.....		.....
Stockholders, Dealers, and Lumbermen's Exchange Stock.....		50 .....
New Orleans Traction Co.....		.....
Sugar Exchange.....		180 .....
Cotton Exchange.....		130 .....
Louisiana Lottery.....		128½ .....
Tex & Pacific RR 1st gold m't		92 .....
Tex. & Pacific RR 2nd gold m't		42 .....
O. C. Rowing Co. 1st.....		.....
St-Charles Hotel Co mort.....		.....
Crescent City 1st.....		.....
N O City RR Co mort.....		125 .....
St. Charles St RR mort.....		.....
Carrollton RR 1st mortgage.....		121 124
N O Waterworks Co mort.....		.....

Le Loa Mfg Co 1st mort..... 95 100
Le Loa Mfg Co 2d mort..... 86 90
Levee S. Cotton Press mort..... 106 .....
Le Bleuette L. Lgt mort..... 100¼ .....
Cotton Exchange 1st mort..... 106 .....

Certificats et Warrants.

Stock Yards Certificates 1884..... 70 .....
Cotton Warrants Certificates 1884 46 50
do do do 1885 43 50
do do do 1887 .....
do do do 1888 65 70
Felice Ctfs..... 30 .....
School Ctfs..... 27 35
City Scrip, old..... 60 .....
" new..... 62 .....
Jan. 1s. Ctfs, on State Consols. 26 35
Ps dmis ex. vers de l'acte 25 de 1880..... 20 .....
Unpaid State Coupons No 12 (Jan. 1 1887)..... 17½ .....
Unpaid State Coupons prior to No 12..... 26½ 35
Unpaid City Coupons..... .....
Half paid Coupons..... .....
State Robes' Warrants..... 35 50

Unlisted Securities.

Lafayette Brewing Co..... 100 141 149
Louisiana Brewing Co..... 100 350 .....
Pelican Brewing Co..... 100 66 74½
Southern Brewing Co..... 100 622 690
Weekerling Brewing Co..... 100 142 149

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Occasionnel à Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étran pers sont prices des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NELLE-ORLEANS SUR PLACE

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de — balles comprenant — à arriver.

Le marché est inactif et facile.

Les cotons taches sont de ⅛ à ⅛ plus bas que les cotons blancs